

*Cagnes-sur-Mer, 20 janvier 1973*

*Je m'appelle Suzy Solidor. Vous pouvez m'appeler Solidor ou Suzy ou Amiral, comme il vous chantera.*

*J'aurai soixante-treize ans à la fin de l'année. Je suis du 18 décembre 1900, Sagittaire comme Mermoz, qui était mon cadet d'un an presque jour pour jour. Si vous n'avez pas encore l'âge du Christ, il n'y a guère de chance que vous me connaissiez, sauf si vous habitez le Haut-de-Cagnes où toutes les générations saluent le vieux garçon que je suis devenue. Ceux qui sont nés avant 1930 se souviennent de mon nom et peuvent sans doute fredonner l'une de mes chansons, mais mon empreinte sur ce siècle s'estompe déjà. Alors j'imagine qu'une braillarde d'aujourd'hui n'aura probablement jamais entendu parler de moi au tournant de ses quarante ans. En toute modestie, je dis : dommage ! Elle passera à côté d'une sacrée histoire !*

*Je suis née au bon air de la mer, à Saint-Malo, de la cuisse gauche du Grand Surcouf. J'ai posé les yeux sur ce monde depuis une caisse à savon, le seul berceau que ma mère, misérable femme de chambre, avait pu se procurer. Je tiens de mes ancêtres bretons le goût des embruns et les hanches charpentées, et peut-être deux ou trois autres détails que je vous laisse découvrir. L'océan a été mon maître et les rochers ma récréation. Les récits de marins sifflés à mon oreille par les vents taquins ont baigné mon enfance et formé mon envie d'aventure. À l'adolescence, j'ai gagné mon indépendance grâce au permis de conduire, un certificat rarissime chez les Bretonnes de l'époque. Dans les Années folles, incarnation de*

*la femme libérée, garçonne décidée à vivre sa vie et ses amours à bonne distance du modèle dominant de société patriarcale, je trônais à la une des magazines dans les tenues les plus excentriques, ou nue comme une anguille. Charles Trenet a fait sa première scène dans mon cabaret, La Vie parisienne, le plus couru du Paris des années trente; quand il m'a proposé le texte d'une chanson intitulée « La Mer », je l'ai refusé parce que je croulais sous les sollicitations. Ce jour-là, mon flair était parti en croisière...*

*F'ai dansé dans les bras de Mermoz sous les yeux admiratifs de mon amie Arletty. Il a brisé mon cœur en ne revenant pas d'une ultime expédition transatlantique en décembre 1936. Cocteau, dont je lisais les poèmes en public, frémissait à l'écoute de ma voix cuivrée. La première chanteuse télévisée en 1935, c'est moi. Il ne devait pas y avoir plus de cent postes dans le pays, mais l'important, c'était de faire l'événement. « Lily Marlène » en 1942, c'est moi... avec tous les ennuis qui ont suivi, croyez-moi! Dans les années cinquante, j'ai traîné en justice le roi Farouk après avoir perdu ma garde-robe dans l'incendie de mon hôtel pendant les émeutes du Caire. Francis Carco et son frère, Jean Marèze, Maurice Rostand, Loulou Gasté, Léo Ferré, Marguerite Monnot, Maurice Legrand, parmi tant d'autres, ont écrit ou composé pour moi.*

*Si cette ascension sociale, ces audaces, cette traversée du xx<sup>e</sup> siècle en chansons ne sont pas suffisantes pour rester dans les mémoires, alors j'ai mieux : je suis la femme la plus portraiturée au monde. Le mot est laid, mais le résultat splendide.*

*Foujita, Marie Laurencin, Tamara de Lempicka, Domergue, Man Ray, Van Dongen, Picabia, Labisse, Van Cauaert... Selon leur imagination, ils m'ont vue en jeune fille sage, corsaire, séductrice, mannequin, mondaine, Amazone, vieux ronchon, avec plus ou moins de goût, je l'avoue. Sous quelle emprise toxique se trouvait Francis Bacon quand*

*l'idée lui est venue de me transformer en masque mortuaire? Je n'ai jamais aimé ce tableau dont je me suis débarrassée il y a belle lurette.*

*La collection de mes portraits compte plus de deux cents œuvres à ce jour; il y en aura davantage à ma mort, même si le filon se tarit. L'un des derniers est signé du neveu de Winston Churchill, John, qui se pique de coloriage. J'ai fini par lui céder, car il est doux de plaire encore, malgré les détériorations liées à l'âge et au laisser-aller. Et pour une fois qu'une Malouine – surtout moi, nous y reviendrons – peut apporter sa contribution à l'Entente cordiale ...*

*Je vous le disais, j'ai soixante-douze ans. C'est six fois douze, un nombre magique pour la Bretonne superstitieuse que je suis restée. Je ne laisserai aucun flatteur prétendre que je ne les fais pas. Avec ces toiles accumulées au fil du temps, j'ai chaque jour sous les yeux la preuve de ma métamorphose. Tout le monde n'a pas la chance de s'appeler Dorian Gray. La signature de Vertès, Colin ou Kisling ne change rien à l'affaire : j'ai été une très belle femme, longiligne et pulpeuse, qui pouvait assumer n'importe quelle extravagance, je suis aujourd'hui une vieille fille alourdie qui a renoncé à porter ses robes de soirée après les avoir fait élargir au-delà du raisonnable. J'accepte ce que je suis devenue, mais je refuse de tomber aux oubliettes. Si je suis encore très entourée par mon harem d'amies chères, je sens qu'il faudra peu de temps pour que je sois rayée des tablettes après la fête enchantée de mon enterrement. Celui-là, je peux vous garantir qu'il sera bien célébré, dans tous les sens du terme. Je compte néanmoins partir le plus tard possible, après avoir dit au revoir à un paquet de gens plus décatés qui ne laisseront aucune trace... enfin, je l'espère.*

*Ils ne seront pas nombreux, ceux qui pourront témoigner de ce que j'ai été. Mermoz, Carco, Cocteau, Picabia, Foujita, Van Dongen, tous ces amours ont déjà mis les voiles, emportés dans la tempête de la mort après*

*m'avoir donné le tourbillon de la vie. Je vois bien qu'on a déjà à moitié oublié le subtil poète et romancier que fut Carco. La mémoire des hommes est une grue qui se donne au plus offrant. Elle sélectionne ceux avec qui elle accepte de coucher pour l'éternité selon ce qu'ils sont prêts à payer. Ni Francis ni moi n'avons sans doute assez cotisé. La punition est tombée : nous avons été effacés.*

*Le temps passant, ma musique a été remplacée par d'autres rythmes. Le rock'n'roll règne en maître. Il a pour lui de s'être épanoui dans une décennie qui a renoué avec l'attitude positive qui nous inspirait dans les années vingt. Mais je lui reproche de cacher parfois le texte derrière les arrangements. Si ma voix grave et puissante m'a permis d'émerger, l'esthétique des mots que je chantais a propulsé ma carrière. J'ai fait résonner les poètes que j'aimais, ceux dont les vers s'accordaient à mon caractère. De cette alchimie est née une icône : un peu prétentieux peut-être, mais bien réel. Icône de la femme libre, de la Bretonne montée à la capitale, du cabaret, de la fille de la mer, de la vie parisienne, des amours féminines, du Paris artistique de l'entre-deux-guerres... Depuis que j'ai fermé mon dernier établissement à Cagnes il y a cinq ans, je ne suis déjà plus le symbole de quoi que ce soit. Même si j'ai la fierté « d'avoir été » – tout le monde ne peut pas en dire autant –, je déteste qu'on me délaisse. Le syndrome de l'ex, ex-vedette, ex-chanteuse, ex-modèle, ex-beauté, ne me procure aucun plaisir.*

*« La mort ne m'intéresse pas, clamait la merveilleuse Colette, la mienne non plus. » Encore une de ses positions auxquelles je souscris pleinement. Nous fêtons le centenaire de sa naissance. Ce matin, Le Figaro a publié une double page intitulée « Colette : centenaire et révolutionnaire ». À mon grand regret, je doute qu'en 2000 il titre « Solidor : centenaire et révolutionnaire ». Je ne me prévaudrai jamais d'un talent comparable à celui de la Vagabonde, car je n'avais que ma voix et mon*

*physique à mettre à la disposition de l'art des véritables créateurs. Mais je peux affirmer que personne à ce jour n'a osé s'emparer des mots aussi audacieux que ceux que j'ai portés il y a quarante ans avec « Ouvre ». Qu'une femme en 1933 demande à une autre, tous les soirs en public : « Ouvre aux fureurs de mon baiser ta lèvre rose », parmi d'autres suggestions explicites, atteste une liberté d'expression subversive qui a malheureusement régressé depuis sous les coups de butoir du conformisme social.*

*Je suis née pauvre, sans père et sans repères. La vie m'a donné un destin que mon tempérament a su saisir. J'ai envie de vous raconter cette histoire, mon histoire, par vanité évidemment, parce que, fière de ce parcours, je ne comprends pas pourquoi je devrais être mise au rebut plus vite qu'une autre. Mais je veux témoigner aussi pour cette esquisse de femme qui tète aujourd'hui et aura quarante ans en 2013. Malgré ce Mai-68 qui a vrillé nos oreilles, j'observe chaque jour l'étroitesse d'esprit d'un monde où le « deuxième sexe » vit encore dans la dépendance des hommes organisée juridiquement par la société. Je souhaite que les générations futures puissent le courage de suivre leur chemin personnel à la source de la fabuleuse liberté dont des femmes comme moi ont pu jouir dans l'entre-deux-guerres.*

*Quand j'ai acheté mon caveau, j'ai sablé le champagne. Rien que de très normal. La vie indique généralement deux chemins à ceux qui ont connu des débuts douloureux : l'enfermement dans la souffrance avec ses conséquences dramatiques, ou un optimisme volontariste qui conduit à privilégier les bonnes nouvelles. Très tôt, j'ai décidé de me concentrer sur la longue et joyeuse célébration que ma destinée pouvait dessiner. Ce soir, pour m'accompagner dans cette nouvelle étape vers la postérité, j'ai ouvert une bouteille de Glenfiddich de trente ans d'âge. Au bout de ces quelques pages, une douce chaleur me tourne déjà la tête.*

Charlotte Duthoo

*Sous la surveillance des dizaines de tableaux de moi qui tapissent  
les murs de cette maison, je me lance : à mon tour maintenant de me tirer  
le portrait!*

## I

Bizarrement pour une fille de la nuit, je suis née au petit matin.

La veille, après avoir fini son service auprès du député Robert Surcouf qui l'employait comme gouvernante, ma mère, Louise Marion, avait parcouru les faubourgs gelés de Saint-Malo pour se rendre chez l'accoucheuse dans une vieille mesure du bord de route. Elle avait mis au lit les trois enfants de l'élu et s'en allait mettre au monde sa fille illégitime.

Suzanne Marion a ainsi vu le jour en ce mois de décembre 1900, de père inconnu – officiellement. Sa jeune mère exténuée n'en menait pas large. Elle s'inquiétait de l'avenir qu'elle allait pouvoir offrir à son premier enfant. À son retour de couches, elle craignait d'être déplacée dans une autre maison de la région ; le maître ne pouvait quand même pas garder sous son toit la bonne qu'il avait troussée...

De mes premières années je n'ai guère gardé de souvenirs, plutôt des sensations, des émotions. Je sais la terrible solitude des enfants différents, ceux à qui il manque un parent et une fratrie. Pour contourner cet obstacle, Suzy s'est trouvé une compagne.

Elle lui confiait ses troubles, sans risque d'être interrompue; elle pouvait jouer avec elle à presque tout moment. Elle lui faisait confiance. Apaisée ou agitée, silencieuse ou tempétueuse, la mer semblait toujours en harmonie avec ses sentiments. Dès qu'elle le pouvait, même à l'heure de l'école, même à l'heure de la messe, la gamine s'enfuyait pour la retrouver. Sautant de rocher en rocher, parfois loin du rivage quand son amie s'était retirée, elle passait des heures à la contempler. Impressionnée par ses variations de couleur et ses mouvements incessants, elle imaginait les marins que sa confidente avait effrayés, les explorateurs qui l'avaient domptée. Elle rêvait une vie de liberté.

Il ne fait pas bon sortir du moule sous les préaux de l'école. La férocité des gosses entre eux ne connaît pas de limites. Les railleries répétitives de mes camarades sur mon statut familial – ou plutôt son absence – m'ont forgé un cœur bagarreur qui m'a permis plus tard d'enfoncer les portes de mon destin.

Un soir – j'avais cinq ou six ans –, ma mère, harassée comme toujours, de retour de la résidence Surcouf où elle avait conservé son emploi contre toute attente, découvrit mes genoux auréolés de rouge et de brun. Elle s'approcha d'une Suzanne aux bras croisés et à l'air renfrogné, et aperçut d'autres éraflures sur mes mains.

« Tu t'es encore battue ? »

— Non, pas du tout. Je suis tombée sur une pierre mouillée tout à l'heure.

— Ne me mens pas. Tu sais que je n'aime pas cela. »

En essayant de me dégager de l'étreinte, je ne fis qu'accroître la pression sur mon corps endolori. Après une dernière



tentative pour m'échapper, je me rendis, posai ma tête contre les hanches de ma mère et éclatai en sanglots.

« Les garçons à l'école ont encore dit du mal de toi, ai-je fini par ânonner entre deux reniflements. Ils ont dit que ce n'était pas normal que tu aies une fille et pas de mari, que tu avais dû faire des choses sales avec des inconnus.

— Ma chérie, tu sais bien qu'ils racontent n'importe quoi pour te faire de la peine. Et toi, tu leur fais plaisir en réagissant. Il faut que tu les ignores. Ils ne savent pas de quoi ils parlent.

— Mais pourquoi je n'ai pas de père ?

— Bien sûr que tu as un père. Mais il ne peut pas vivre avec nous, car il a déjà une famille. Voilà ce que je peux te dire. Le reste, ce sont des histoires d'adultes que les enfants ne peuvent pas comprendre. »

Je m'en suis allée chercher un broc pour retirer la terre de ma plaie, ragaillardie par ce que ma mère m'avait confié. La perspective de l'existence de ce géniteur mystérieux et de ces frères et sœurs quelque part me comblait de joie. J'étais certainement la fille d'un homme grand, beau et courageux, empêché temporairement de se rapprocher de moi mais qui se montrerait assez intelligent pour trouver une solution. Un jour, il débarquerait d'un majestueux trois-mâts. Il m'expliquerait ce qui l'avait retenu au loin et il m'emmènerait dans ses expéditions. Je m'endormis ce soir-là tout contre mon père imaginaire.

En dehors de ma mère, mon cercle familial était limité à Augustine, ma tante, qui travaillait chez une modiste. Les deux sœurs ayant perdu leurs parents très tôt, elles avaient été confiées à des religieuses puis livrées à la vie dès l'adolescence. Autant dire que mes racines étaient frêles comme les fœtus de

paille tressés par ma tante pour confectionner ses chapeaux. J'aimais infiniment tante Augustine. Contrairement à sa taiseuse de sœur, elle me racontait ses journées de travail et faisait à longueur de temps des commentaires passionnants sur les événements de Saint-Malo et du monde. Grâce à sa boutique située au cœur de la vieille ville, fréquentée par une clientèle raffinée, elle était aussi bien informée des potins de caniveau que des nouvelles internationales qu'elle vous annonçait pêle-mêle sans effort de hiérarchisation. C'est ainsi que j'ai su qu'un Français avait traversé la Manche en avion et que Mme Besnard de Paramé avait trompé son mari avec un Granvillais de l'âge de son fils, qu'un Norvégien avait découvert le pôle Sud et que le gendre de la coiffeuse de la place Chateaubriand s'était cassé la cheville en sautant du tramway juste avant l'arrêt de Rocabey. Un soir, tout excitée, elle m'a raconté qu'un paquebot britannique insubmersible allait être inauguré en grande pompe entre l'Angleterre et l'Amérique. Elle m'a décrit la décoration luxueuse des cabines dont une cliente lui avait parlé. Quelques jours plus tard, je n'ai pas eu besoin de ma gazette personnelle pour apprendre quelle tragédie avait frappé son navire.

Augustine n'avait pas de mari. On ne pouvait pas lui inventer un fiancé mort à la guerre : les dates ne collaient pas. Comme la rumeur disait d'elle avec un sourire narquois qu'elle était « un peu artiste », je lui ai suggéré de devenir religieuse pour épouser un prêtre. Elle a bien ri, et corrigé quelques lacunes dans mon éducation. Fallait-il que je sois parfaitement conditionnée par la nécessité du mariage pour me rassurer avec pareille invention !